L'irréductible optimisme des catastrophes et des apocalypses

Pierre Zaoui

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/600>

DOI : 10.4000/elh.600

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 69-77

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Pierre Zaoui, « L'irréductible optimisme des catastrophes et des apocalypses », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.600>

L'irréductible optimisme des catastrophes et des apocalypses

« Dieu se rit des créatures qui déplorent des effets
dont elles continuent à chérir les causes. »

BOSSUET

« If you're going through hell, keep going. »

Winston CHURCHILL

Il existe peut-être trois grandes manières de concevoir le mouvement d'un corps, d'une action, d'une image, d'une écriture. La première, qu'on peut nommer aristotélicienne, le définit par son terme, son but ou son dénouement (*catastrophê* en grec): tout mouvement serait une tension perpétuelle vers celui-ci et s'éteindrait à l'atteindre puisque tout y serait alors dévoilé ou « révélé » (*apocalypsys* en grec), réduisant ainsi son commencement à n'être qu'anecdotique.

La seconde, qu'on pourrait dire bergsonienne, considère au contraire le mouvement depuis son point de départ – puissance de son élan vital initial ou fécondité de son origine –, réduisant ainsi sa fin à son insignifiante extinction dans l'inertie des sables. La troisième, clairement deleuzienne, s'avère aussi indifférente au départ ou à l'origine qu'à la fin ou au dénouement: elle ne s'attache qu'à ce qui se passe entre les deux, prolifère au milieu, devient sans provenir ni advenir¹.

Ce qui est en première analyse étrange dans la plupart des récits de grandes catastrophes ou d'apocalypses, c'est que, loin de se cantonner logiquement dans la première conception du mouvement, l'aristotélicienne, celle qui est entièrement tendue vers son dénouement et dans laquelle tout se dénoue dans ce dénouement, ils semblent presque tous mélanger inextricablement les trois conceptions. Un récit de catastrophe ou d'apocalypse est presque toujours en même temps le récit d'une fin, le récit d'un recommencement et le récit d'une sempiternelle poursuite. Ainsi en va-t-il de la plupart des tragédies grecques. La *catastrophê* met fin au *muthos*, à l'histoire ou à la mise en intrigue, par la mort du héros ou sa libération ; mais cette fin permet le recommencement de la vie et le retour de l'ordre ancien (dans *Cédipe roi* avec la fin de la peste à Thèbes), voire l'apparition d'un ordre nouveau (dans *Cédipe à Colone* avec la naissance d'Athènes) ; et ce recommencement est souvent gros à son tour d'une nouvelle tragédie dans un cycle, en droit sinon en fait, sans fin (Agamemnon sacrifie Iphigénie, Clytemnestre assassine Agamemnon, Oreste assassine Clytemnestre...). *Mutatis mutandis*, il en va de même pour l'Apocalypse de Jean, qui met fin à l'histoire humaine, mais en ouvrant une vie nouvelle au paradis pour les élus, et une éternité de supplices, sans début ni fin, pour les réprouvés.

On pourrait multiplier les exemples, mais ces deux modèles des grands récits occidentaux de catastrophes suffisent déjà à poser le fait : en règle générale, la fin, au sens de terme définitif, n'est pas la fin prioritaire, au sens de finalité, des récits de fin. Un tel fait suscite spontanément plusieurs hypothèses. Il y aurait

une fécondité ou une surabondance naturelles de l'idée de fin qui déborderait inévitablement sa signification première et équivoque – toute mort serait grosse de la vie, signe de reprise ou de poursuite, témoignage éternel du travail du négatif. Ou bien il y aurait au contraire un tel effroi de l'idée de fin qu'il serait impossible de la décrire telle quelle, sans l'enrober de ses contraires. Ou encore il y aurait une telle stupidité de l'idée de fin, un tel hébètement devant son nonsens, que s'expliquerait à travers eux pourquoi la plupart des histoires de fin finissent mal en général, non simplement au sens moral, mais d'abord en un sens littéraire et philosophique : des boniments pour grands enfants en mal de sensations fortes.

Si de telles hypothèses apparaissent d'abord contradictoires, force est toutefois de constater en seconde analyse qu'elles ont toutes poussé sur le même sol : celui d'un irréductible optimisme. Il est optimiste de penser une fin surabondante, riche en sens, en aventure, en suspens ; il est optimiste de voir dans tous les maux qui nous accablent le bienfaisant travail du négatif ; et il y a toujours une part d'optimisme dans la stupidité hébétée, l'intelligence lucide étant toujours du côté du pessimisme. Écrire la fin (du monde, d'un monde, d'une civilisation, d'une époque, d'une vie, d'un amour, etc.) manifesterait ainsi toujours, d'une manière ou d'une autre, une certaine dose d'optimisme entendu dans presque tous les sens du terme. Voici la thèse que nous aimerions soutenir, contre tout prétendu pessimisme tragique comme contre toute prétendue terreur apocalyptique : les récits de catastrophes tragiques ou de fins apocalyptiques relèvent toujours d'une manière

ou d'une autre d'une conception optimiste de la vie et de l'histoire. Son paradoxe n'est toutefois qu'apparent. Et ce

pour des raisons de logique comme d'efficacité morale. C'est ce qu'il nous reste à démontrer.

Un optimisme logique

Il n'y a que deux grandes modalités logiques permettant de raconter ou d'écrire la fin d'un monde entier comme d'une vie singulière, d'une catastrophe collective comme d'une catastrophe privée: soit sur un mode historique (littéraire ou scientifique) en mobilisant la catégorie de «réel», soit sur un mode fictionnel (littéraire, prophétique ou prospectif) en mobilisant la catégorie de «possible». Certes, il est possible d'inventer des récits un peu plus complexes, comme dans la littérature postapocalyptique, qui fait *comme si* le possible était réellement advenu, ou dans l'histoire contrefactuelle, lorsqu'on fait *comme si* ce qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu ou avait eu lieu autrement². Mais on ne sort pas alors de ces deux mêmes catégories modales, on ne fait qu'insérer l'une dans l'autre: on réalise fictivement un possible ou bien on possibilise un réel déjà advenu. Or, le point commun de ces deux catégories est que le sujet de l'énonciation les mobilisant échappe toujours à la temporalité de la catastrophe qu'il énonce. Soit parce qu'elle a déjà eu lieu, se situant dans un réel toujours déjà passé (sinon, il serait impossible de l'écrire), soit parce qu'elle n'a pas encore eu lieu, sans quoi elle ne serait pas possible mais réelle. Là réside la première forme d'optimisme logique de tout récit de fin de vie ou de fin du monde. Quelle que soit l'ampleur de la catastrophe, si l'on peut encore l'écrire, c'est qu'on y a

survécu ou qu'on n'est pas encore mort, ce «on» allant bien au-delà du seul sujet de l'énonciation si l'on admet qu'il n'y a pas d'écrits sans adresse. «Optimisme» prend alors son sens le plus commun: tendance des choses à aller vers le mieux, à s'arranger. Car on a ôté à la catastrophe passée ou à venir son caractère de ravage définitif et total – si la fin peut encore s'écrire, c'est qu'elle n'est pas totale et qu'elle ne finit pas l'histoire totale, seulement un de ses épisodes ou une de ses époques sur le mode: «C'est affreux, mais la vie reprendra ses droits ou les a déjà repris.»

Logiquement, on peut encore donner à l'optimisme de ces récits d'apocalypses deux sens logiques plus forts et plus précis. Chez Leibniz, l'optimisme prend en effet deux autres significations plus techniques³ – être optimiste, c'est «optimiser» toute situation présente ou à venir, «de manière que le maximum d'effet soit fourni pour ainsi dire par le minimum de dépense» ; ou bien c'est rédimmer le réel, en calculant les différentes sommes de biens et de maux dans l'infinité des mondes possibles pour parvenir à reconnaître que notre monde réel est le mieux adapté aux fins de l'Être suprême, ou, comme le résumera ironiquement Voltaire, que «tout est au mieux». Or ces deux significations sont nécessairement présentes dans tout récit de catastrophe. D'abord, pour la première signification, parce que les récits

de fin sont le modèle même d'une optimisation maximale: avec une dépense minimale – il n'y a en vérité plus rien à dire puisque tout est fini –, on obtient un maximum d'effets – en termes d'affects comme en termes de péripéties. Ce n'est pas pour rien à cet égard que le capitalisme tardif démultiplie plus que jamais les récits, films et prédictions apocalyptiques (même s'il y a aussi d'autres raisons), l'apocalypse ne pouvant qu'être la forme narrative privilégiée de sociétés qui ne connaissent plus d'autres lois que la maximisation des avantages et la minimisation des coûts. Ensuite, pour la seconde signification, parce que le pessimisme est la négation mais non l'exact inverse de l'optimisme: il ne dit pas que tout est nécessairement au pire, mais que rien ne calcule ni ne travaille à l'amélioration des choses (ni Leibniz, ni Hegel) et donc que la fin ne pourra pas être meilleure que le début. Dans cette perspective, force est de reconnaître qu'un récit de catastrophe s'inscrit presque toujours dans la matrice symbolique, certes inversée, mais la matrice tout de même, de l'optimisme: il faut que tout soit ou ait été au pire sur le modèle du «tout est au mieux», comme lors d'une catastrophe aérienne qui n'a pu avoir lieu que par un long enchaînement de dysfonctionnements, anodins

s'ils avaient été isolés. Autrement dit, la logique narrative des catastrophes et des apocalypses est le calcul du pire suivant un principe du meilleur: c'est l'envers de l'optimisme, non son contraire; ou plus exactement même, le revers de l'optimisme, c'est-à-dire ce qu'il produit dès qu'il est déçu.

De ce point de vue, il nous semble faux, en tout cas peu adéquat à nos temps, de prétendre que le Dieu leibnizien des théodicées, Dieu tout-puissant et tout-calculant, est mort à Auschwitz⁴. Car jusqu'à présent aucune catastrophe, aussi monstrueuse soit-elle, comme celle de la Shoah, n'a suffi à réduire l'optimisme irréductible de la nature humaine: les sionistes en ont fait la justification d'Israël, la gauche en a fait un «plus jamais ça», l'extrême droite en a fait un «détail de l'histoire» – dans tous les cas, on n'a pu s'empêcher de faire de la fin d'un monde (le monde yiddish européen) un nouveau départ ou une continuité. Et la mode actuelle des livres comme des films de catastrophes et de fins du monde (*La Route*, *The Day after*, 2012, etc.) témoigne plus que jamais de ce fait: à part l'étonnant *Melancholia* de Lars von Trier, ils répètent le même scénario, commençant par une écriture de la fin mais pour s'achever en ode à la survie et à la perpétuation de l'espèce.

Un optimisme asymptotique

On pourra toutefois objecter qu'aucune mode comme aucune manipulation idéologique ne peuvent entièrement déformer la vérité et que nul n'est obligé d'être idiot. Car l'optimisme constituerait moins en vérité la logique de l'écriture

de la fin que celle de sa négation, d'un vouloir-ne-pas-l'écrire-du-tout. N'est-ce pas là ce qu'ont pu nous montrer, chacun à sa manière, un Beckett ou un Blanchot⁵? L'écriture du désastre exige une «passion du négatif» qui fait

fi de tout calcul comme de toute reprise dialectique, de toute espérance comme de toute rédemption, faisant «cap au pire» sans laisser nulle trace ni nul salut. Car c'est le propre de tout désastre que d'éteindre tout temps et tout espace. Le passé est clos, car le désastre a toujours déjà eu lieu, et l'avenir est tout aussi clos, car «le désastre a toujours lieu après avoir eu lieu» – Godot ne viendra jamais et ne se pourvoira jamais d'une signification, ni Dieu, ni autre chose. De même pour l'espace, il n'y a plus que le site clos de la catastrophe en butte à un dehors impénétrable, à la manière du cylindre du *Dépeupleur* ne s'ouvrant sur rien. Non seulement à la fin des fins, mais dès le départ et tout du long, il n'y a donc rien quand on écrit le désastre, ni temps, ni espace, ni pleurs, ni compassion, ni pardon, ni dénonciation, ni jugement, pas même les mots pour dire ce rien – «Le désastre, quoique nommé, ne figure pas dans le langage», écrit Blanchot.

Au plus loin de tout optimisme, l'écriture du désastre semble donc interdire toute logique du mieux, allant même jusqu'à son propre anéantissement: écrire la fin, c'est en finir avec l'écriture elle-même en dissolvant le récit de sa propre fin, à la manière dont s'achève *L'Innommable* – «Il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer», écrit Beckett, et il s'arrête.

Et pourtant, on pourrait soutenir, on doit même soutenir exactement l'inverse. Car si l'écriture de la fin ravage sa propre fin, elle devient dans le même temps sans fin, elle ne peut plus s'arrêter, nous rendant «par là indestructibles en tant que toujours et infiniment détruits» (Blanchot). En supprimant le temps et l'espace, la fin (du monde, de la vie)

a supprimé l'idée même de fin. On ne peut en finir que «encore» et «encore», pour parler comme Beckett, parce que en vérité on n'en finit jamais avec rien. «Pour finir encore», cela veut dire que finir, c'est inévitablement et instantanément reprendre et repartir. Et Blanchot de le dire avec ses mots: «Il n'y a désastre que parce que le désastre incessamment se manque.»

En ce sens, force est de reconnaître qu'un optimisme irréductible hante aussi l'écriture de Beckett et de Blanchot. Certes, ce n'est plus tout à fait le même que celui de Leibniz, qui, sous sa forme logique, portait encore toute une promesse éthique et théologique de béatitude – vision béatifique de celui qui, calculant assez infiniment, pouvait voir le «au mieux» surgir de la combinaison des maux. Ici, nulle promesse et nulle attente, sinon l'attente de l'attente, de Godot, de rien ni personne. Mais dans cette mesure on doit parler d'un optimisme plus radicalement logique encore, purement logique, dépouillé de toute sentimentalité subjective ou humaine, trop humaine. Ce n'est plus un «au mieux» de triomphe – on ne triomphe plus de rien et aucun mal n'est surmonté –, mais un «au mieux» objectif, inscrit dans la structure même de l'écriture anonyme dans laquelle rien ne meurt, rien ne s'arrête, rien de ce qui relève de la fin ne peut s'écrire. On pourrait le nommer «optimisme asymptotique» de l'écriture de la fin: celle-ci se rapproche incessamment de sa limite ou de sa fin, mais sans jamais pouvoir l'atteindre, telle une courbe logarithmique tendant vers zéro à l'infini. Mais à la condition de clairement dégager cette pensée de l'asymptote de tout calcul intégral de type leibnizien qui ramènerait

l'infini à un nombre fini et ainsi réduirait le désastre: l'infini du désastre est indénombrable, il ne se calcule pas, il s'expérimente sans fin.

En d'autres termes, l'optimisme beckettien ou blanchotien consiste non à calculer, mais à découvrir soudainement dans l'être même du *logos*, du langage raisonnant, l'échec nécessaire, déterminé d'avance, irréductible, de toute tentative pour dire sa fin. Écrire la fin, le désastre, l'apocalypse, c'est réécrire sans fin l'impossibilité de l'écrire. D'où le fait que toute écriture du désastre culmine en farce chez Beckett – « Rien n'est plus drôle que le malheur [...]. C'est la chose la plus comique du monde », parce que la vérité ultime du tragique, c'est le comique. Ou qu'elle culmine en apologie du neutre, en voix narrative impersonnelle, chez Blanchot, « au plus loin des démêlés du sujet et de l'objet », c'est-à-dire au plus loin de toute tentative par un sujet pour saisir la vérité de son objet, fût-ce la catastrophe de la Shoah, de la mort, ou moins encore de sa propre mort.

Et l'on doit aller encore plus loin, car, devenant comique ou neutre, l'écriture du désastre perd sa fonction critique elle-même vis-à-vis de tout optimisme niais ou intéressé consistant à n'être capable de voir dans une fin que les germes d'une poursuite ou d'une renaissance. Car, après tout, ce n'est pas faux, cet aveuglement n'est pas que l'aveuglement d'un sujet, mû par des intentions et des attentes vaines, c'est l'aveuglement objectif inscrit dans le processus même de toute écriture. Toute fin est bêtise et aveuglement, et vouloir l'écrire, c'est d'emblée accepter d'être idiot. Docte ou ignorante idiotie, mais idiotie toujours. On n'a pas le choix dès qu'on s'approche de la fin. En ce sens, il n'y a que des *happy end*, même dans les pires tragédies, parce qu'on ne sait pas concevoir ni représenter des fins définitives. C'est ce que Blanchot, à certains égards, reconnaît lui-même: « Ne jamais tenter de rendre l'écriture imprenable: exposée à tous les vents d'un commentaire réducteur, toujours déjà reprise et retenue, ou rebutée. »

Un optimisme entre conjuration et prophétie

Une telle hypothèse ne va pas alors sans conséquence. En particulier, elle oblige à remettre en partie en cause les modèles par lesquels on justifie ordinairement toute écriture comme toute lecture de la fin, à savoir le modèle de la conjuration et le modèle de la prophétie. Une conjuration de la fin peut se comprendre de deux manières: soit subjectivement, et il s'agit de conjurer les effets néfastes pour le spectateur, le lecteur ou l'auteur d'un événement passé, réel ou possible ; soit objectivement, et il

s'agit de conjurer un événement à venir en prenant conscience de la catastrophe qu'il constituerait. La conjuration subjective peut elle-même se subdiviser en deux sortes différentes: soit on compte sur les effets de la représentation de l'histoire désastreuse (toute la tradition de la *catharsis* depuis Aristote), soit on mise sur l'analyse de l'innocuité réelle de maux dont on ne souffre qu'illusoirement (toute la tradition thérapeutique de l'analyse des maux depuis Marc Aurèle). La conjuration objective peut à son tour

se subdiviser en deux sortes : soit on tente de comprendre les catastrophes du passé pour prévenir celles de l'avenir (toute la tradition justificatrice de la discipline historique), soit on tente directement de conjurer des catastrophes inédites par une anticipation de leurs conséquences (tout le modèle de ce que Hans Jonas appelle « l'heuristique de la peur » dans *Le Principe responsabilité*). Bref, d'un côté on souligne les causes en escomptant en conjurer les effets et de l'autre on souligne les effets pour tenter d'en conjurer les causes.

Quant au modèle prophétique, on peut lui aussi le comprendre de deux manières : soit en insistant sur les malheurs à venir pour les autres (à la manière de l'Apocalypse), soit en insistant sur les malheurs advenant à celui qui prophétise sans être cru (à la manière de Cassandre), certaines prophéties comme celles du livre de Jérémie relevant sans doute des deux manières. Dans les deux cas, on touche à une certaine forme de perversion : on écrit la fin pour jouir sadiquement des souffrances à venir d'autrui ou pour jouir masochistement de n'être pas compris. Sauf, suivant une interprétation plus charitable, à penser entièrement le modèle de la prophétie sur celui de la conjuration.

On pourrait multiplier encore les subtilités et les subdivisions, mais notre propos n'est pas là. Il consiste plutôt à montrer combien l'hypothèse d'un optimisme irréductible propre à toute écriture de catastrophes à la fois confirme de tels modèles et les évide de l'intérieur. Elle confirme le modèle de la conjuration sous toutes ses formes et toutes ses manières en montrant combien on ne peut pas écrire ou représenter la fin de quoi que ce soit sans postuler que, d'une

manière ou d'une autre, cette fin fut soit « un mal pour un bien », soit une fin impossible. Et elle confirme tout autant le modèle prophétique en montrant qu'il est logique qu'aucun prophète de malheur ne soit jamais entendu : sa prophétie portait d'elle-même à l'optimisme, donc à ne pas lui accorder trop d'importance. Autrement dit, il n'y a pas besoin de postuler la moindre *finalité* thérapeutique, politique ou divine dans l'écriture de la fin parce que écrire la fin, ce n'est jamais *vouloir* conjurer ou prophétiser, c'est d'emblée conjurer et prophétiser, une fin écrite n'étant plus une fin ou une fin heureuse, c'est-à-dire le simple arrêt local d'une histoire qui se poursuit ailleurs. Autrement dit encore, des gens sérieux (historiens, climatologues, conjecturistes et prévisionnistes de tout poil) croient écrire la fin d'un monde ou du monde de manière strictement scientifique, indépendamment de toute conjuration et de toute prophétie, mais ils ne sont peut-être pas si sérieux que cela, car, dans les faits, ils ne font que conjurer ou prophétiser. Ou alors ils n'écrivent pas la fin : ils écrivent un changement, un basculement, une transformation, ce qui est tout autre chose.

Mais dans le même temps, il est certain que de telles conjectures et de telles prophéties, toutes confirmées soient-elles, perdent tout sens et toute efficacité à être reversées dans une conception optimiste de l'histoire. Car à quoi bon conjurer ou prophétiser une fin qui n'en est pas une ? À quoi bon écrire la fin qui fut ou qui sera si l'acte d'écrire lui-même trahit une irréductible confiance dans le présent et dans l'avenir ? N'est-ce pas là simple occupation de malades ou de pervers, au mieux d'oisifs ? Le slogan d'Auguste Comte était : « savoir pour prévoir et prévoir pour agir ». Mais il n'y a rien à agir

quand tout est prévu, et quand on ne sait plus agir, on ne sait plus savoir. Prédire comme chercher à conjurer l'apocalypse de quoi que ce soit est peut-être l'exer-

cice le plus faux et le plus inutile que l'on puisse connaître. Il ne «révèle» jamais rien sinon l'état pathologique de celui qui l'énonce.

Écrire le milieu

Au bout du compte, qu'avons-nous voulu démontrer? Sûrement pas que la vie est belle et que les médecins de l'âme comme les prophètes de malheur ne sont que des oiseaux de mauvais augure tant nous avons essayé de soutenir exactement l'inverse – croire que la fin est le pire qui puisse nous arriver serait plutôt d'un optimisme confondant. Et encore moins qu'il faudrait jeter au feu toutes les tragédies, apocalypses, récits de fin de vie ou de fin d'époque de la littérature universelle tant ceux-ci constituent des témoignages inestimables, et souvent très beaux, de l'éternelle comédie humaine. Simplement, il faut les lire autrement que comme des récits de fin, plutôt comme des récits d'expériences en droit comme en fait sans terme. Et ce, non pas parce que la fin serait trop triste – rien n'est trop triste pour qui veut comprendre ce qui est –, mais parce qu'elle est trop optimiste, c'est-à-dire aveugle, stupide et mensongère. Le propre de tout désastre vrai est de ne pas pouvoir finir, de ne jamais s'oublier même au cœur de l'oubli, de toujours faire retour même au cœur du déni. De ce point de vue, Aristote a tort de définir la tragédie comme l'imitation d'une «action entière», c'est-à-dire d'une action ayant «un commencement, un milieu et une fin⁶», celle-ci devant guider ceux-là. De même, on a tort de trop vouloir écrire les débuts ou commencements, tant l'idée

même de début ou de commencement est naturellement grosse de l'idée de sa fin. En pratique comme en théorie, toute histoire, y compris celles des tragédies grecques, n'a qu'un milieu, n'est qu'un moment entre deux autres moments. Il n'y a rien de plus imaginaire et de plus vain que de croire écrire, ou même simplement penser, le début ou la fin d'un monde dans l'ordre collectif, comme la naissance ou la mort dans l'ordre individuel: on ne fera que répéter les mêmes poncifs.

À l'opposé, ne s'attacher qu'à écrire le milieu, dans le pire comme dans le meilleur, donc revenir à des formes d'histoire éternelle ou cyclique, est peut-être le propre de tout pessimisme bien compris, c'est-à-dire de toute compréhension lucide de l'histoire: il n'y a ni origine, ni progrès, ni fin ou mort, mais mille péripéties, c'est-à-dire mille décadences et mille renaissances enchevêtrées les unes dans les autres. À certains égards, c'est une bonne nouvelle, surtout en période de décadence, car cela veut dire que celle-ci est nécessairement grosse de renaissances à venir. À d'autres égards, non, parce que dire qu'il n'y a pas de sens à écrire la fin, c'est dire aussi qu'on peut très bien ne jamais s'arrêter de «décader», parce qu'on ne peut jamais en finir avec rien, pas même avec le pire.

Notes

- 1 Pour ces trois conceptions du mouvement, voir respectivement: ARISTOTE, *Physique*, liv. II ; Henri BERGSON, *L'Évolution créatrice* ; Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Mille plateaux*.
- 2 Voir Hayden WHITE, *The Content of the Form*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.
- 3 Voir, respectivement, LEIBNIZ, *Sur l'origine radicale des choses* et *Théodicée*.
- 4 Voir, entre autres, Hans JONAS, *Le Concept de Dieu après Auschwitz. Une voix juive*, trad. de l'allemand par Philippe Ivernel, Rivages, 1994.
- 5 Pour tout ce qui suit, voir Maurice BLANCHOT, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, et *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980 ; et Samuel BECKETT, *L'Innommable*, *Le Dépeupleur*, *En attendant Godot*, *Fin de partie*, *Cap au pire*, *Pour finir encore*, tous aux éditions de Minuit.
- 6 ARISTOTE, *La Poétique*, trad. Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, chap. 7, Éd. du Seuil, 1980.